

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

I CORPS EN SOUFFRANCE
LES FORCES
DE LA LIBERTÉ

CULTURE

*Explorer
les féminités
plurielles*

DÉCRYPTAGE
TRAVAILLER
L'ÉGALITÉ

Maclarnaque
MIXER LES GÉNRES





Celle qui

aime sortir de sa zone de confort

Ne pas rester dans un style. Ne pas s'enfermer dans une case. Ne pas rester sur ces acquis. C'est un leitmotiv constant chez elle qui en deviendrait presque psychanalytique. « *J'aime prendre des risques. C'est peut-être ma zone de confort finalement de sortir de ma zone de confort...* », rigole Maclarnaque. Rennaise de cœur, elle vit actuellement entre la capitale bretonne et Nantes, où elle suit une formation autour du monde du spectacle : « *Je me renseigne, pour ensuite pouvoir épauler les jeunes.* » Au départ, elle visait plutôt le monde de la communication et du marketing. Pas l'événementiel. « *Je me voyais plutôt du côté organisation que prestataire.* » Et pourtant, c'est dans le milieu du Djing qu'elle évolue actuellement. Un milieu dans lequel elle est entrée par la porte de la danse hip hop : « *J'en faisais en loisirs mais un couac à la hanche m'a fait arrêter. Avant de danser, j'allais déjà dans les battles. J'ai mis du temps à m'y mettre...* » En parallèle, elle aime chercher des musiques, farfouiller dans les bacs pour dénicher des vinyles et mélanger les styles. Inspirée par les sons rap US et le bling bling, elle aime jouer et croiser ça avec du broken beat (style anglais des années 90 proposant une musique électro avec une forte influence jazz), en passant par de la house. Sans jamais dénigrer les musiques expérimentales. « *Dans les battles, tu as une musique par catégorie. Moi, j'aime casser les codes, sortir de ma zone de confort, tout en respectant la danse, le danseur et le mouvement.* », explique Mac qui a appris par elle-même le métier : « *Quand j'ai commencé, j'ai passé des coups de fil à des personnes qui avaient du matériel et puis je mettais de côté aussi pour pouvoir en acheter. Ma première platine, elle n'était pas faite pour le scratch, elle n'a pas duré deux jours...* » Elle tâtonne, elle apprend. Elle prépare un set de 2h, joue pour la première fois dans un squat à Rennes puis dans des bars puis dans des événements, comme par exemple La Boum des Boumboxeurs, à l'Antipode le 27 février dernier dans le cadre du festival Urbaines. Pour elle, « *si on arrive avec un concept, on arrive à s'imposer. Aujourd'hui, on a*

beaucoup d'alternatives aux platines, on n'a plus forcément besoin d'apprendre le calage avec les vinyles, c'est plus simple si on veut. » Mais pas question pour elle de s'endormir sur ses lauriers, elle a besoin de progresser au niveau de la technique, en demandant conseils à des ami-e-s DJs, en faisant des sessions et en se confrontant au regard et aux oreilles des gens : « *C'est de la communication en fait. Avec ma musique, je parle avec les gens. S'ils réagissent, c'est que la communication est bonne.* » Loin des cases et des étiquettes, Maclarnaque ne définit pas du tout sa musique hormis son socle constitué de hip hop, de rap, de funk et de groove. Une fois qu'elle a posé ces jalons-là, elle peut à nouveau sortir de sa zone de confort. En se lançant dans un projet artistique avec la chanteuse électro soul Audrey Lopes, intitulé Afrodite (qui sort un EP digital le 9 mars), dans lequel elle crée « *les compositions rythmiques, fait les percussions et appuie sur des boutons.* » Ou en proposant un nouvel habillage sonore à quatre courts-métrages d'animation dans le cadre du ciné-concert « world – électro » *Escapes*, présenté le 11 février au Tambour de Rennes à l'occasion du festival Travelling et à (re)découvrir le 28 avril au TNB dans le cadre du festival du Film d'animation. « *J'ai vu plus de 500 films entre 30 secondes et 13 minutes. J'ai regardé sans écouter les bandes originales pour pouvoir avoir mon propre avis. La priorité, c'est le film. La musique doit être au service du film. Mais sinon, je n'avais aucune limite. Ça va de la musique classique qui vire au disco, au rap des nuages sur Cloudy, avec des sonorités jazz qui finissent en samba sur Whale. Je suis sortie de ma zone de confort ! En fait, je me suis replacée en tant qu'enfant, assez dispersée et j'ai pensé aux enfants qui sont un peu comme ça. Maintenant, on va continuer d'explorer Escapes avec une petite scénographie et des nouveaux samples.* », décortique Mac, persuadée qu'on a « *plusieurs vies et qu'on peut faire plein de choses à fond ! Être DJ et tenir un camion de junk food. Faire du macramé et être champion de pétanque...* » Tout est possible pour Maclarnaque. Suffit de sortir de sa zone de confort !

■ MARINE COMBE



Rencontrez des modèles et des photographes à Rennes

Créez votre profil sur Lumen.photo
et rencontrez des modèles et des photographes
sur Rennes, Brest, Lorient, Vannes, etc.

Premier réseau social photographique,
anciennement nommé Modèles-Bretagne,
Lumen.photo a pour but de faire se rencontrer
les gens dans la vie réelle, pour faire des photos.

Et c'est gratuit. Et sécurisé.

<https://lumen.photo>



ÉDITO | PENSER (À) SON CORPS
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

S'appropriier son corps pour l'accepter et le libérer des carcans et injonctions permanentes pour nous, ça implique toute une vie de réflexions et d'actions. On essaiera des choses qui nous feront du bien, on délaissera certaines obligations qui nous font du mal, on finira par confort, habitude ou pression par y revenir, puis peut-être à s'en débarrasser définitivement, on regardera dans le miroir et on aimera ce qu'on y verra, on ne renoncera jamais entièrement à plaire aux autres, on pleurera en voyant notre reflet dans une vitrine de lingerie pour femmes trop maigres, on jalouera notre copine qui aura moins de cellulite que nous, on se dira qu'on s'en fout de ne plus rentrer dans le jean de nos 25 ans, on s'éclatera dans les tenues qu'on a choisies parce que finalement on emmerde la société trop obtuse et conservatrice qui préfère s'accrocher à l'image de la femme blanche, hétérosexuelle, cisgenre et mince. Bien mince. Et ben merde. Qu'est-ce qu'il en faut des heures, des jours, des mois, des années pour se mettre en tête que tous les corps sont différents, que tous les corps évoluent constamment, surtout les corps des femmes qui traversent des étapes à rebondissements hormonaux bien marqués, et que le notre aussi peut plaire, peut nous plaire avant tout. L'acceptation du corps, c'est une problématique sans fin, une problématique qui fait surgir nos peurs, nos angoisses, nos besoins, nos désirs, nos paradoxes mais aussi celles des autres. De nos proches comme de la masse collective. Démêler tout ça, c'est pas simple. Mais quelque part, c'est passionnant. Penser fréquemment son corps et le corps social, politique et économique, c'est se rappeler qu'on en a un qui vit constamment lié à notre esprit. On ne fait qu'un avec lui. Normal alors qu'on passe du temps à penser à lui. Et en mars, en plus, « des esprits libres, des corps libres, construisons ensemble l'égalité », c'est la thématique choisie cette année par la Ville de Rennes et les associations, collectifs et individus qui ont bâti une très chouette programmation du 5 au 29 mars.

Attention particulière sur le lancement de l'événement le 8 mars à l'Hôtel de Ville de Rennes, à 18h, avec une table ronde croisant les regards et réflexions de la philosophe Oliva Gazalé, auteure de l'ouvrage *Le mythe de la virilité*, et du journaliste environnement et féminisme, Eric La Blanche, animée par le magazine YEGG ! Féministes tant qu'il le faudra !



LES JUSTICIÈRES DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE

Depuis le 18 février, les justiciers masqués envahissent le hall de la BU de Rennes, à l'occasion de l'exposition *Masques, costumes et pouvoirs – Super-héro-ine-s en bande dessinée française*. De par l'utilisation de l'écriture inclusive – dont l'usage n'est malheureusement toujours pas si banale (si l'Académie française daigne enfin procéder à la féminisation des noms de métier, elle refuse catégoriquement en revanche l'écriture inclusive) – l'événement Facebook avait attiré notre attention et titillé notre curiosité. Car les justicières masquées ne sont pas légion, comme le souligne l'encadré en début d'exposition, en en présentant une autre, *Héro(ine)s*, réalisée par Lyon festival BD et Jc Deveney : « À plus de 70%, les modèles d'identification proposés aux lecteurs et lectrices sont des figures masculines. » Tout en soulignant que lorsque l'on peut arguer que les femmes sont présentes dans les BD, « leur représentation reste minoritaire et très souvent liée à des stéréotypes convenus : les femmes ont leur place en BD... au côté du héros, prêtes à l'épauler ou à le soigner en cas de coup dur. Elles peuvent également constituer de très bons éléments à séduire, à sauver du danger et parfois même à instruire. » On se régale alors d'affiches faisant la part belle à Supermeuf, aux Marvelles Avengeresses, à Vulverine, à The Spiritueuse, à Hellgirl ou encore à Babe Sapienne. Difficile néanmoins de trouver des personnages féminins badass dans le reste des planches présentées dans le cadre du Festival « Serial Cultures, édition super-héroïque »...

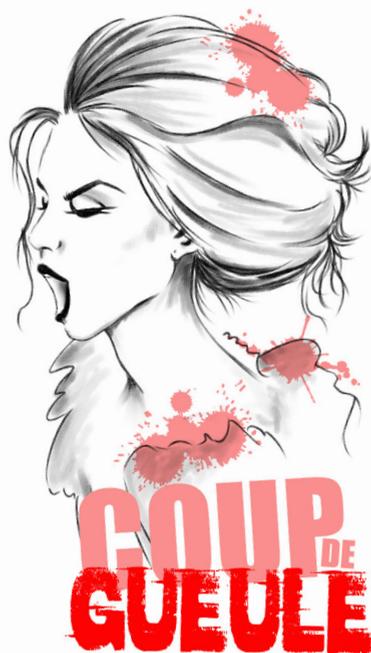
! MARINE COMBE

DANS L'OMBRE

QUAND EST-CE QU'ON VA SE LA FERMER ?

La France a encore manqué une belle occasion de fermer sa gueule en février. Il a suffi que certain-e-s l'ouvrent bien grande pour protester contre la commercialisation du hijab de running annoncé par Decathlon pour que l'entreprise suspende son projet. « Pour garantir la sécurité de nos collaborateurs en France », peut-on lire sur Twitter. La polémique est lancée et chacun-e y va de son avis fort inintéressant puisque les personnes qui occupent le débat ne sont pas concernées par le voile. Le 1er mars, *Libération* publie une tribune rédigée par un collectif de femmes musulmanes dénonçant l'islamophobie quotidienne à laquelle elles sont confrontées : « Plaquer sur les femmes portant le voile tous les préjugés et toutes les généralisations ouvre la porte à tous les abus. On nous demande d'être discrètes, de respecter la culture du pays qui nous accueille. On nous soupçonne de ne pas être libres de choisir nos vêtements nous-mêmes. Et ce soupçon entraîne des interdictions qui sont censées nous libérer. Mais nous ne sommes ni soumises ni inconscientes, nous sommes fières de notre foi et fières de nos choix. En assumant nos croyances, notre voile, nous réclamons la liberté d'être femmes et musulmanes en France. Nous exerçons notre liberté de conscience. Nous dénonçons les détournements de la laïcité pour mieux nous opprimer. La laïcité de la loi 1905, c'est la liberté. » Le texte est puissant. Mais pourquoi a-t-il fallu quatre jours avant d'interroger les concernées ? Et pourquoi en 2019 hommes blancs en première ligne, femmes blanches en seconde, s'agitent-ils/elles toujours autant autour du voile ?

! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | MARS 2019

- La tête dans les platines - p.2
- Soeurs de combats - p.12
- Voile sur les héroïnes - p.6
- Puissances féminines - p.26
- L'égalité, y a du boulot... - p.8
- La culture en bref - p.28
- La politique en bref - p.9
- Réhabiliter les agricultrices - p.29
- Macho, le 7e art ? - p.10
- Verdict - p.31
- YEGG & the city - p.32

LA RÉDACTION | NUMÉRO 78

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

BOSSER CONTRE LE SEXISME



Majoritairement plus précaires, les femmes sont victimes d'inégalités sexistes dans le milieu professionnel, se confrontant au plafond de verre, aux discriminations à l'embauche et aux conséquences d'une éducation genrée en leur défaveur.

« 80% des personnes à temps partiel sont des femmes. Forcément, ça se traduit sur les salaires. 24% d'écart à ce niveau-là et 40% d'écart au niveau des pensions de retraite. », souligne Fanny Bugnon, maîtresse de conférences en histoire contemporaine / études sur le genre à l'université Rennes 2, là où se tenait le 26 février dernier la table ronde « Égalité F/H au travail : mission impossible ? ». Si les femmes peuvent travailler sans l'autorisation de leur mari depuis 1965, qu'une loi pose le principe d'égalité de rémunération depuis 1972 et qu'Yvette Roudy a largement œuvré pour l'égalité au travail, en 1983, en tant que ministre déléguée chargée des Droits de la Femme, les stéréotypes et discriminations perdurent. « Quand on se prend des blagues sexistes au quotidien, il est difficile de travailler dans ces conditions, liées aux normes et aux codes. On peut aussi avoir conscience des normes sexistes mais on les a intégrées et on les reproduit. Dans des entreprises sans politique d'égalité, 74% des femmes se disent victimes de sexisme contre 33% quand il y a une politique d'égalité. À l'Assemblée Nationale, c'est 71%. Ça en dit long sur la politique pratiquée... », explique Sarah Caquaineau,

ancienne collaboratrice parlementaire à l'AN. Pour Pierrick Jézéquel, chargé de recrutement et gestion de carrières et référent égalité au sein de Kéolis, il est important de travailler avec les RH sur l'accès à l'emploi, l'accessibilité de tous les postes et l'organisation du travail, sans oublier « qu'il faut que ça bouge au niveau du congé parental et du congé paternité ! » Des points sur lesquels Laurence Dalmay, superviseuse réseaux, déléguée syndicale et référente égalité professionnelle pour Orange, le rejoint, pratiquant « la tolérance 0 avec les réflexions et comportements sexistes. Il y a des accords, des lois, des infos et de la comm' autour de ça et tout le monde y a accès. Je ne laisse rien passer. » En parallèle, de nombreuses applications se développent, sur l'exercice de la négociation notamment, tout comme les réseaux de femmes « pour partager, témoigner, échanger des astuces, des modèles de formation, etc. », souligne Annaïck Morvan, cheffe du bureau égalité professionnelle au sein du secrétariat d'état en charge de l'égalité F/H, qui prône également la liberté de choisir son orientation professionnelle, loin des stéréotypes des filles littéraires et des garçons scientifiques. **I.M.C.**

bref

ASSOS EN LUTTE

Du 4 au 8 mars, plusieurs associations de Rennes 1 se mobilisent pour la semaine inter associatives contre le sexisme. Histoire des droits des femmes, consentement, tabous autour des règles, initiation au krav maga, déconstruction de la virilité, excision, homophobie en milieu professionnel... de nombreuses thématiques sont explorées tout au long des conférences, débats, projections et moments conviviaux.

bref

sur la toile

chiffre du mois

08/03

Le Collectif Rennais pour l'Égalité Animale anime un atelier « Féminisme et Antispécisme », à 19h30 à la Maison des Associations de Rennes.

chiffre du mois

le tweet du mois

#Cyberharcèlement #HarcèlementSexuel #MeToo #LigueduLOL Un conseil pour les rédactions : EMBAUCHEZ DES FEMMES DES PERSONNES RACISÉES DES LGBTQI. L'entre-soi masculin, blanc, hétéro, ce n'est jamais bon.
Marie Kirschchen @mariekirschchen / 12-02-19

sur la toile

bref

PLURI-ELLES

C'est le Printemps des femmes et des filles à Fougères du 8 au 16 mars. Et la programmation, autour de la thématique « Identités plurielles », est riche et passionnante. Expositions sur les femmes, sur les inégalités entre les sexes, ateliers sur l'écriture inclusive, sur le graff, débats et réflexions collectives sur les identités multiples, projections de *Rafiki* et de *Girl power...* retrouvez tout le programme sur www.fougeres.fr

bref

L'ACTU FÉMININE EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



CÉLINE DRÉAN

RÉALISATRICE ET SCÉNARISTE
DE DOCUMENTAIRES À RENNES

Le 12 février, elle participait, aux côtés de Véronique Le Bris, journaliste et fondatrice du magazine en ligne *Cine-Woman*, à une table ronde animée par HF Bretagne sur la place des femmes dans le milieu du cinéma, précédée de la projection du film de Clara et Julia Kuperberg *Et la femme créa Hollywood*. Au Tambour (université Rennes 2), dans le cadre du festival Travelling.

Le film s'attache à montrer qu'en 1910 les femmes à Hollywood avaient de grandes responsabilités et tout d'un coup, plus rien. Que s'est-il passé ?

Je suppose qu'il y a un faisceau assez complexe de causes mais l'essentiel, c'est que l'argent est arrivé. Au départ, le cinéma était un art complètement expérimental, il n'y avait pas d'enjeu financier. C'était plutôt un endroit dans lequel venaient les personnes qui n'avaient pas de travail, c'est-à-dire les femmes qui n'arrivaient pas à être embauchées ailleurs. C'est quand les industriels ont commencé à s'intéresser au cinéma et donc à y mettre de l'argent que l'enjeu a été modifié. Ce n'était plus seulement un enjeu de création mais c'était également un enjeu économique et c'est là que les hommes sont arrivés et ont pris le pouvoir. Ce qui est assez symptomatique – alors là je m'avance peut-être un peu – de plein d'autres domaines, comme les sciences par exemple.

Y a-t-il une autre raison qui explique ça aujourd'hui encore ?

La question des enfants. Je tiens à ce qu'on n'oublie pas ça. Des fois, on a tendance à oublier d'en parler dans la culture parce que ce milieu aime à penser qu'il est plus évolué que les autres du côté de la répartition des tâches, alors que c'est archi faux. En réalité, il est peut-être plus évolué avant que les enfants arrivent. Mais après... Quand tu veux faire des films, il faut que tu t'en ailles, tu dois pouvoir partir en repérage, en tournage. Comme quand tu veux prendre des responsabilités dans n'importe quel métier et que tu rentres tard parce que tu as des réunions, etc. Ça reste compliqué. Si tu es avec quelqu'un et que c'est toi qui prend le plus en charge l'organisation de la famille, tu ne peux pas partir trois semaines en tournage et ça c'est quand même une clé ! Une technicienne son, une cheffe op', une réalisatrice qui fait plutôt du documentaire, elle n'aura pas un budget nounou.

MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

Quelle est la situation, justement, dans le secteur du documentaire ?

Dans le documentaire, il y a beaucoup plus de femmes. Je n'ai pas de statistiques mais ça se voit à vue de nez. Dans le documentaire, il y a plus de femmes réalisatrices, de femmes productrices, mais c'est parce qu'il y a moins de budget. À un moment je me suis demandée si c'était pas aussi le côté 'documentaire, c'est le regard sur le monde, la production de discours, le partage' et donc ce serait l'apanage des femmes. Mais on en a parlé avec Véronique Le Bris la dernière fois et elle me disait que non, c'était uniquement l'argent. La raison principale serait vraiment le manque de budget. Et même en documentaire, quand on parle de grosse collection, de série prestigieuse, de prime time, ce sont les hommes qui ont la majorité des budgets. Même dans les endroits avec plus de femmes, on n'arrive pas à passer le cap. Ça bouge mais pas partout, pas aux mêmes vitesses.

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

Actualité Culture Focus Le magazine La rédaction



FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG



LUTTER CONTRE LA DÉPOSSESSION DU CORPS

Du 5 au 29 mars, la Ville de Rennes met l'accent sur les luttes passées, actuelles et à venir en matière de droits des femmes, en vue de l'égalité entre les femmes et les hommes. La thématique de cette année : « Des esprits libres, des corps libres, construisons ensemble l'égalité ». De par les violences sexistes et sexuelles, de par la pression d'une société basée sur l'apparence, de par la construction sociale et culturelle, de par des maladies impactant les zones intimes de la féminité, le corps est mis régulièrement à l'épreuve. De quelles manières peut-on se réapproprier son corps lorsque celui-ci a été mis en souffrance ? Quel est l'apport de cette démarche individuelle lorsque celle-ci est intégrée à un collectif, quasi exclusivement composé de femmes concernées de près ou de loin par les mêmes problématiques ?





LA SORORITÉ, COMME ARME DE RÉAPPROPRIATION DU CORPS

Le corps des femmes constitue un enjeu politique très fort dans les rapports de domination. Preuve en est avec le viol comme arme de guerre mais aussi comme base de conception d'une culture qu'on répand dans les médias, les œuvres cinématographiques et artistiques, dans l'éducation genrée et sexiste, dans les publicités, etc. La culture du viol contraint à penser que les hommes sont sujets et dominent les femmes qui elles sont objets. De cette société aux valeurs patriarcales intégrées et transmises de génération en génération découle donc l'idée que le corps des femmes ne leur appartient pas entièrement, pas réellement. Elles n'en disposent pas librement. Grand nombre de souffrances viennent chatouiller, ou plutôt poignarder, nos bourrelets, seins, vergetures, utérus, culs, jambes et amas de cellulite. Et pourtant, ces corps combattent, main dans la main avec l'esprit, contre les injonctions, les épreuves, les difficultés. Pour la réappropriation des corps, plus libres, plus réels, plus vivants.

Les petites filles sont éduquées dans l'idée qu'elles sont fragiles, discrètes, sensibles. Mais aussi dans l'idée qu'elles vont devoir souffrir. Souffrir pour être belles, enfanter dans la douleur, se tordre à l'arrivée des règles... Le paradoxe de l'injonction à être Femme. Douillettes, elles doivent serrer les dents et les fesses. Une vie de souffrance, d'injustices et de discriminations les attend, mieux vaut les préparer dès la petite enfance, à endurer les épreuves de la féminité et à payer les dérives de la masculinité toxique. Pourquoi ? Au moment des premières règles, les filles intègrent le poids de la honte et de la peur, trans-

mis de manière plus ou moins inconsciente dans l'imaginaire collectif. Dans l'essai *Le mythe de la virilité*, la philosophe Olivia Gazalé démontre que pendant un temps les femmes, de par le pouvoir de donner la vie, étaient érigées en déesses. Elles étaient alors vénérées jusqu'à la découverte que « la procréation n'est plus le privilège exclusif et magique de la femme, cette prérogative sacrée au nom de laquelle il avait fallu, durant des millénaires, l'adorer, la prier et lui faire des offrandes, mais une affaire de semence mâle et de labour viril du sillon matriciel. » Dès lors, la femme ne devient rien d'autre « que le réceptacle destiné à recueillir le pré-

« On a toujours été conditionnées pour souffrir. C'est une construction sociale et culturelle. »

cieux liquide séminal. Tandis que son ventre est discrédité, le sperme devient un objet de culte, au même titre que la fascinante machine dévouée à son intromission dans le ventre féminin : le phallus. »

Depuis, les femmes enceintes sont sacralisées, les femmes menstruées dénigrées. Le moment des règles représentant l'impureté, les non fécondées sont mises de côté, écartées, exilées, exclues (l'exil menstruel existe encore dans certains endroits, comme le Népal où le rituel est pourtant interdit par le gouvernement depuis 2005). À cela, la philosophe ajoute : « Au commencement de l'histoire, les règles auraient donc été considérées, dans certaines cultures, comme sacrées, avant que les religions patriarcales ne les stigmatisent et assimilent la femme à l'animalité dans ce qu'elle peut avoir de plus répugnant, l'obligeant à s'éloigner périodiquement de la communauté humaine à la première goutte de sang et à se décontaminer avant d'y être réintégrée. »

LA DÉPOSSESSION DU CORPS

Ainsi, le tabou perdure, les jeunes filles intégrant cet héritage inconscient et patriarcal qui participe à leur invisibilisation dans la société. Elles grandissent avec la peur de la tâche de sang sur le pantalon, la peur des mauvaises odeurs, la honte d'évoquer et de nommer précisément les menstruations. « Cette peur d'être trahie par son corps en permanence, c'est la base de la dépossession de nos corps. », expliquait justement la réalisatrice militante Nina Faure, auteure du documentaire *Paye (pas) ton gynéco*, lors de sa venue à Rennes le 27 novembre dernier. Et en s'emparant de nos corps, les hommes pensent détenir le pouvoir suprême. Et vont plus loin, comme le souligne Olivia Gazalé dans son chapitre « La légitimation de l'exclusion par l'infériorité féminine » : « Il se pourrait en outre que le sang menstruel ait joué un rôle encore plus important dans l'histoire de la construction

des sexes que la simple exclusion temporaire des femmes du lit conjugal ou de la maison. Il est possible qu'il soit aussi la cause (ou plutôt le prétexte) de leur exclusion permanente de certaines professions, et cela dès l'époque des chasseurs-cueilleurs, donc bien avant l'apparition des grandes religions. Une division des tâches qui est aussi un partage du monde en deux, entre une sphère masculine, très vaste, mais hermétiquement close, et une sphère féminine, beaucoup plus limitée, faite d'empêchements, d'entraves et d'interdits. »

CONTRÔLER LE SEXE FÉMININ

Le corps des femmes n'a donc pas toujours été l'apanage des hommes mais l'est devenu depuis très longtemps et divise l'humanité en deux catégories dont l'une est soumise à l'autre, dans une violence inouïe. Dans *Le mythe de la virilité* toujours, l'auteure démontre de nombreuses symboliques à ce propos. Si le vagin est un antre obscur puisque caverneux et a priori dangereux, les hommes n'ont pas d'autre choix que de l'accepter pour engendrer des fils. Mais le clitoris lui a bien trop de puissance sur la jouissance et d'inutilité scientifique sur la reproduction : « L'idée est simple : sans clitoris, pas de jouissance, donc moins de risque d'adultère. » L'excision est donc une protection supplémentaire contre l'infidélité de la femme, dont la figure dominante est celle de la femme à l'insatiable sexualité. « Cette opération dangereuse, qu'elle prenne la forme d'une ablation du clitoris ou d'une infibulation, s'est pratiquée et se pratique encore à une très large échelle à travers le monde. Elle n'a toujours pas disparu en France, où elle est exécutée clandestinement, dans des conditions d'hygiène désastreuses, par des communautés venues du Mali, du Sénégal, de Mauritanie, de Gambie ou de Guinée. » Elle analyse également le viol comme arme politique, « arme de destruction massive », comme l'écrit Annick Cojean dans *Le Monde* en 2014,



© CÉLIAN RAMIS

pour parler de la situation en Syrie mais ces termes sont applicables également au Vietnam, au Rwanda, en Bosnie, en Centrafrique et au Soudan du Sud, rappelle Olivia Gazalé : « *engrosser la femme de l'ennemi est la meilleure façon d'étendre son empire et d'anéantir la lignée d'en face. C'est donc un meurtre contre la filiation, le meurtre symbolique de la communauté, l'extension du domaine de la folie génocidaire. Quand tout commence et tout finit dans le ventre des femmes...* »

Un ventre bien contrôlé qui dans les années 70 prendra également la forme d'un crime peu connu et reconnu que la politologue féministe Françoise Vergès met en avant dans *Le ventre des femmes – Capitalisme, racialisation, féminisme* : les stérilisations et avortements forcés à la Réunion pratiqués par des médecins blancs, sur ordre du gouvernement français.

LES RAPPORTS DE DOMINATION PERSISTENT

Si aujourd'hui on aime à penser une évolution certaine grâce aux luttes féministes des années 60 et 70 pour l'accès à la contraception et à l'avortement ainsi que la libération sexuelle, on se fourvoie. Les combats ont permis d'obtenir

des droits, c'est une réalité, heureusement. Mais ces droits conquis sont sans cesse menacés, principalement par les montées des extrêmes au pouvoir un peu partout dans le monde mais aussi par la perpétuation des traditions archaïques et misogynes. Fin janvier 2019, une jeune népalaise de 21 ans décède durant son exil menstruel (rappelons encore une fois que le rituel chhaupadi est interdit depuis 14 ans maintenant). Fin février 2019, une jeune argentine de 11 ans accouche par césarienne à la suite d'un viol commis par le compagnon de sa grand-mère (en Argentine, l'avortement est illégal mais autorisé en cas de viol, sauf quand la Justice laisse trainer les dossiers de demande d'avortement afin de dépasser le délai pour le pratiquer...). Début mars 2019, en France, 30 femmes ont été tuées depuis le 1er janvier par leur compagnon ou ex compagnon. Le corps des femmes reste un enjeu terriblement actuel dans les rapports de domination. La souffrance corporelle et psychologique comme héritage maternel n'est ni entendable ni tolérable.

Les voix des femmes sont nombreuses à s'élever contre ces diktats essentialistes, visant à

faire croire à la population que cela serait « naturel » chez les femmes de subir leurs cycles ou d'accoucher dans la douleur, et autres sornettes du genre. Les violences gynécologiques et plus largement médicales sont sévèrement dénoncées ces derniers mois mais peu prises au sérieux, dans le sens où la parole des femmes reste remise en cause et que les formations ne sont toujours pas composées de modules continus concernant l'accueil et l'écoute des patientes. Car il est nécessaire aujourd'hui de déconstruire le rapport de domination qui place le sachant sur un piédestal et le patient – particulièrement lorsque celui-ci est une personne de sexe féminin, une personne transgenre, une personne racisée, une personne intersexe, une personne non binaire, une personne homosexuelle, bisexuelle, pansexuelle, etc. – dans une position d'infériorisation.

« On a toujours été conditionnées pour souffrir.

C'est une construction sociale et culturelle et on voit la force de cette création qui se transmet de génération en génération. Ça a une incidence sur notre manière de concevoir nos cycles... J'ai été libérée le jour où j'ai compris que non, on n'a pas à souffrir ! », explique Lucie Cavey, 39 ans, professeure de yoga (HappyKorpo) qui anime des cours notamment au sein de la structure O'nidou. Elle constate, pour sa génération, un manque d'éducation et de transmission quant au corps féminin et son fonctionnement. Un sujet tabou, souvent tu dans les familles, ou peu évoqué, rarement enseigné au cours de la scolarité, que l'on soit dans le public ou le privé. « *Je pense que c'est important d'être éduquées à ces questions-là dès l'enfance. Je suis d'une génération où avec mes parents je n'ai pas eu l'impression d'avoir une transmission sur les cycles, les règles, la sexualité, etc. Et ça m'a manqué. En tant que mère, j'en parle à mes*

REGARDS SUR LES LUTTES

Ce mois-ci, plusieurs conférences, expositions et spectacles sont à découvrir autour de la thématique « Des esprits libres, des corps libres, construisons ensemble l'égalité ». Sélection d'événements liés à la thématique de notre dossier :

• **Femmes souriant à l'invisible** : création de la compagnie de danse afrocontemporaine Erébé Kouliballets sur les femmes sorcières. Le 8 mars à 13h au parc du Thabor et à 16h30 au métro Triangle.

• **Contes à rebours** : débat-spectacle de Typhaine D. autour d'une réécriture anti-sexiste des contes de notre enfance. Le 10 mars à 15h30 à la Maison de quartier Villejean.

• **Du féminicide à l'emprisonnement** : l'engagement des femmes en Turquie : conférence autour de la répression du mouvement des femmes pour l'égalité FH. Le 10 mars à 18h30 à la Maison Internationale de Rennes. + exposition sur Zehra Dogan du 5 au 29 mars au carré Lully / Opéra de Rennes.

• **Les yeux de ta mère** : pièce de théâtre de la compagnie l'Insoumise, suivie d'une rencontre avec les comédiennes autour des multiples voiles d'un féminin en crise. Le 13 mars à 18h30 à la Maison des Associations de Rennes.

• **Femmes « chimiotées », femmes envers et contre tout** : table ronde précédée de la projection du film *Les belles combattantes* sur la reconstruction des femmes atteintes d'un cancer. Le 14 mars à 18h à la Maison des Associations. + exposition sur ce thème du 4 au 12 avril à la Maison des Associations.

• **Café citoyen « Les suds »** : soirée débat autour de la place des femmes dans l'espace public et la manière de penser l'aménagement urbain. Le 19 mars à 20h Au P'tit Blosneur Conciergerie.

• **Afrocolombiennes** : exposition photo de Solène Retourné sur les femmes noires afrocolombiennes. Du 4 au 29 mars au Tambour, université Rennes 2.

• **Les grandes résistantes contemporaines** : exposition qui présente une trentaine de femmes de différents pays, symbolisant les luttes et l'engagement des femmes pour un monde plus libre et plus juste. Du 5 au 15 mars, à la MIR.

• **Uncensored** : exposition d'œuvres artistiques réalisées par le collectif Les Femmes Libres sur la liberté du corps. Du 8 au 28 mars au CROUS de Rennes et du 18 au 24 mars à l'Orangerie du Thabor.



© CÉLIAN RAMIS

filles. Je n'ai aucun tabou par rapport à ça, je veux pouvoir répondre à toutes les questions pour qu'elles ne soient pas surprises ensuite. », poursuit-elle.

FIN DU SILENCE ?

La surprise, on en parle de plus en plus. La surprise de ne recevoir aucune information en consultation gynécologique autour de tous les moyens de contraception. La surprise de n'être que trop rarement consultées quant à notre consentement face à un examen médical, en particulier quand celui-ci nécessite une pénétration dans le corps. La surprise d'être traitées uniquement comme un corps dont on ne s'occuperait pas bien si le médecin n'était pas là pour nous rappeler les bases, un corps qui ne renfermerait rien d'autre que des organes, des tissus, des vaisseaux sanguins, etc. La surprise d'être violentées verbalement – et sexuellement dans certains cas – à travers des réflexions sexistes, LGBTIphobes, racistes, grossophobes, handiphobes...

Le silence a duré parce que les femmes avaient – encore aujourd'hui – intégré l'infériorisation et la dépossession de leur corps. « Aujourd'hui par exemple l'accouchement est devenu un acte médical et la grossesse une maladie. J'ai des ami-e-s qui vivent des démarches de PMA (Procréation Médicalement Assistée) et qui me racontent, je suis horrifiée. C'est un moment qui est dur physiquement et psychologique-

ment, durant lequel leur corps est fragilisé par le problème de fertilité et les traitements et elles passent de médecin en médecin, pénétrées d'examen en examen... C'est très difficile. », précise Lucie qui pointe alors la déshumanisation ressentie par de nombreuses femmes – et hommes – face au corps médical. Pour elle, il faut « qu'en tant que femmes on s'affirme, on demande des informations face aux professionnels-le-s, qu'on apprenne et qu'on ose dire non, que l'on refuse leur façon de faire quand ça nous va pas, qu'on les oblige à nous respecter. Certaines personnes concernées le font déjà et ce sont elles qui font bouger les choses. Il est important de mieux connaître notre corps pour être plus sereines et vivre tout ça de manière moins passive, comme par exemple je pense à l'accouchement, où on ne nous dit pas qu'on peut bouger même une fois qu'on a eu la péri-urale mais c'est possible ! Il faut retrouver ou gagner en confiance pour oser dire les choses et affirmer nos choix. Si on ne dit rien, le protocole médical sera suivi, point. Quand le corps médical voit arriver une femme bien décidée, il laisse faire et vient en soutien. »

DÉPOSSÉDÉES PAR LA MALADIE

Annie, 58 ans, et Chantal, 63 ans, sont toutes les deux membres de l'équipage des Roz'Eskell, pratiquant le dragon boat - le bateau dragon est un type de pirogue – activité proposée par l'association CAP Ouest (Cancer Activité Phy-

sique) pour les femmes ayant été atteintes du cancer du sein. Pour Chantal, pas question de se laisser manipuler sans comprendre le pourquoi du comment : « Je veux tout savoir pour comprendre et choisir. C'était une étape pour moi pour accepter la maladie. À ce moment-là, on est actrices de la survie immédiate. Mais quand les soins sont terminés, il y a un grand vide. Parce qu'après ça, tu fais l'inventaire des dégâts et il y en a sur le plan social, physique, professionnel, financier... Et puis on rentre avec des drains à la maison, on ne sait pas quoi en faire... Surtout que maintenant ils essaient de tout faire en ambulatoire... Moi j'avais envie de rester à l'hôpital, qu'on s'occupe de moi. Je me sentais pas reconnue et vulnérable. »

Pour Annie, le temps s'est accéléré au moment de la nouvelle. Tout s'est enchaîné rapidement : « Après les examens qu'on m'a fait passer, je m'attendais à ce qu'on me dise que j'ai un cancer du sein mais ça m'est tombé dessus du jour au lendemain et surtout je ne m'attendais pas à la mammectomie. En une semaine, hop, tu passes au bloc. Tu y rentres avec deux seins, tu ressorts avec un seul. Et tu vois que c'est plat, même s'il y a des pansements. À ce moment-là, on est complètement dirigées par les médecins. On est dépossédées de ce qu'on peut faire de notre corps à cause de la maladie. »

FEMMES AU-DELÀ DES ÉPREUVES

Face au cancer du sein, qui touche un peu plus de 50 000 femmes par an, les réactions sont diverses, en fonction des individus. « Avec le cancer, on a un corps meurtri, un corps fatigué. Lors de mon premier cancer, j'ai pas entendu. Le deuxième, j'étais vraiment très fatiguée. La question de la réappropriation, ça va être 'Comment je me réapproprie un corps fatigué ?'. La mammectomie par contre, ça met un coup sur le plan de la féminité, de la sexualité. Et ça, on n'en parle pas en consultation. Moi je me suis dit 'Bon tu étais une femme avant et bien tu restes une femme !' », déclare Chantal qui arrive désormais à affirmer qu'elle se sent mieux, qu'elle se sent bien.

Pour Annie, le travail mental a été différent. « Le regard du conjoint est important et mon regard à moi aussi bien sûr. Le fait de mettre la prothèse le matin, l'enlever le soir... À ce moment-là,

j'avais l'impression que tout le monde le voyait, que c'était marqué sur ma figure. Moi, je matais les seins de toutes les femmes, je pouvais pas m'en empêcher. Alors, avec une prothèse, tu ne t'habilles plus pareil, tu fais attention aux habits par rapport à ta poitrine. T'es obligée d'aller dans des boutiques spécialisées pour la lingerie pour avoir des trucs moches comme tout. Tu te dis que plus jamais tu pourras mettre des jolis petits soutifs... Ça prend du temps, la réappropriation se fait en plusieurs temps, petit à petit. Moi, j'ai opté pour la reconstruction mammaire, j'ai fini récemment. Maintenant je ne regarde plus les seins des autres et j'arrive à dire que j'ai deux seins ! », affirme-t-elle, sourire aux lèvres.

Si elles s'accordent à dire que la féminité n'est pas définie que ou par la poitrine, elles parlent toutes les deux d'une nouvelle et d'un passage traumatisants et bouleversants lorsque les médecins annoncent et réalisent la mammectomie. Sans oublier les complications qui peuvent survenir post opération. « J'ai eu une nécrose à la suite de ça, ça a été deux mois de pansement à domicile. C'est un peu traumatisant. », confie Chantal. Un point libérateur pour elle est survenu lorsque son chirurgien a employé le terme de mutilation : « Ça m'a fait énormément de bien de l'entendre dire ça. Parce que oui, c'est une mutilation. Et ça m'a fait du bien de l'entendre au moment j'allais faire la reconstruction. »

SE CONNECTER À SON CORPS, À SON CYCLE

Le travail d'acceptation et de réappropriation peut être long, fastidieux et intense face à la maladie, même en cours de rémission ou en rémission. On parle pour les femmes prin-



© CÉLIAN RAMIS

ciatement de cancer du sein, mais il existe aussi l'endométriome qui peut entraîner le corps et l'esprit dans de grandes souffrances. Ici, liées au cycle menstruel. Lucie Cavey anime régulièrement chez O'nidou des séances Happy Moon durant lesquelles le cycle est spécifiquement le sujet (la prochaine aura lieu le 5 avril, de 19h30 à 21h30), et tous les jeudis midis, un cours de yoga doux à destination des femmes : « L'idée est de pouvoir se réapproprier son corps. On n'est pas obligées d'être victimes de nos cycles. On peut s'appuyer sur chaque période du cycle pour mieux les vivre et essayer de travailler des postures qui soutiennent l'énergie. On a tous de l'énergie masculine et de l'énergie féminine mais comme on vit dans une société très masculine, on ne sait plus trop ce qu'est l'énergie féminine. Dans les cours de yoga doux, je leur demande comment elles vont, comment elles se sentent et où elles en sont en gros dans les cycles et à partir de là, j'adapte la séance. Car il y a des postures qui peuvent faire du bien plus à une période qu'à une autre. »

La professionnelle pratique également le yoga régénérateur (dont la prochaine séance aura lieu le 24 avril de 19h30 à 21h30), une pratique spécifique à réaliser allongée, en étant soutenue par des coussins, des couvertures, etc. dans un but de relâchement total pour mettre le corps au repos. Ce qui permet non seulement de recharger les batteries mais également d'amener de la

respiration dans le bas ventre et l'utérus.

Pour elle, corps en activité et corps au repos doivent aller de pair dans la journée, non de manière simultanée mais différenciée, toujours dans l'écoute de son corps : « On peut prendre appui sur nos cycles et pour ça on doit s'autoriser à écouter son propre rythme. Et on doit être libre d'en parler, ça c'est encore problématique. Dans les cours de yoga, on va pouvoir par exemple travailler des postures qui peuvent soulager l'endométriome ou les règles douloureuses. Il y a un poids social très fort autour des règles. Même les douleurs au moment de l'ovulation, on en parle très peu. Je travaille actuellement là-dessus au niveau personnel, il est important de mieux se connaître, de dramatiser et d'oser affirmer qu'à certains moments du cycle, on a besoin de repos. Il est important que les femmes reprennent le rôle de leur vie. Personne ne peut savoir à notre place. Et c'est pareil avec le corps des femmes enceintes. C'est notre corps et personne ne peut décider ou savoir à notre place. »

Dans les groupes, elle a des femmes de différents âges, avec (ou sans) des problématiques diverses, de l'endométriome à la ménopause en passant par la démarche de PMA et les cycles irréguliers, qui en sont à des étapes différentes de leur vie de femme à part entière. Ce qui l'intéresse, c'est de les mener vers l'écoute de leurs besoins et de leurs possibilités. En cherchant à

reconnecter le corps et l'esprit quand ceux-ci se sont décalés : « L'automassage par exemple est un bon moyen d'être en connexion : le fait de palper, toucher. On ne le fait quasiment jamais parce que c'est un tabou. Mais c'est important de toucher le bassin, le ventre, les seins, le pubis et ça permet d'enlever les tabous par rapport à ça. En observant son corps et les énergies qui y circulent tout comme les tensions, on apprend beaucoup de choses. »

PORTÉES PAR L'ÉNERGIE COLLECTIVE

À partir de démarches individuelles dans un objectif individuel, de reconstruction personnelle et de réappropriation d'un corps en souffrance ou ayant été en souffrance, elles vont trouver de la liberté et du soutien dans le collectif. Au moment où à la période où survient la mise en difficulté du corps, la personne vit seule l'épreuve. « Même quand tu es entourée, que tes proches sont présents, tu es seule dans la maladie, le cancer isole, tu es seule au bloc. », souligne Chantal qui a rejoint les Roz'Eskell peu de temps après la création de l'activité par l'association CAP Ouest, tandis qu'au départ, elle ne souhaitait pas intégrer un groupe de femmes : « Je n'ai jamais été qu'avec des femmes donc ce n'était pas évident pour moi. Rapidement, j'ai été convaincue par l'énergie collective. Quand on est fatiguée, on peut s'arrêter de pagayer pour souffler et le bateau avance quand même. Et puis en dragon boat, on pagaie vers l'avant.

Ça donne de l'espoir de toutes faire avancer le bateau ensemble. C'est une activité qui est bonne pour le drainage lymphatique, une activité physique adaptée pendant ou après le traitement. Et c'est un tremplin pour revenir ensuite vers une activité physique ordinaire. On vit des choses tellement exceptionnelles qu'on y reste. »

Annie est devenue une dragon lady fin 2014, en venant avec une amie à elle également atteinte d'un cancer du sein : « Déjà, ça nous permet de faire autre chose et de ne pas être définies que par les rendez-vous médicaux. Et puis, on est allées à la vogalonga de Venise. Avoir un but comme ça, c'est un défi à relever. Fin 2014, j'étais encore en chimio. En mai 2015, j'étais à Venise avec l'équipe. Et comme dit Chantal, quand on est sur l'eau, on le dit à chaque fois aux nouvelles, on arrête dès qu'on est fatiguées, on se repose et un jour, elles aussi pagaieront pour celles qui auront besoin de se reposer. C'est sportif comme activité. Il faut faire à son rythme. On doit adapter à celles qui sont fatiguées, qui arrivent, qui sont encore en traitement, etc. même si on aurait envie de progresser davantage, de faire en plus une équipe mixte, pas uniquement réservé aux personnes malades, etc. »

LA SORORITÉ, POUR SOUFFLER ET AVANCER

Finalement, elles expriment là une appropria-



© CÉLIAN RAMIS



tion complète de l'activité en elle-même qui leur a permis non seulement de reprendre le sport mais aussi de trouver un groupe porteur d'énergie dans lequel elles ont évolué et gagné en confiance. L'appréhension de Chantal s'est évaporée rapidement : « En fait, j'ai vraiment envie de parler de sororité. On a développé une certaine sororité entre nous, même si on s'entend mieux avec certaines personnes que d'autres, ça c'est normal. Avant ça, j'avais un rapport à la féminité, que j'ai encore aujourd'hui, où je pense que chacun est comme il est mais moi je ne me maquillais jamais, je ne portais jamais de tenues extravagantes. Là, d'être avec des femmes qui mettent des boucles d'oreille, du rouge à lèvres, etc. ça donne envie. Par exemple, je pense en ce moment à me faire un vrai tatouage car l'encre du tatouage fait lors de la reconstruction est éphémère. Je n'aurais pas envisagé ça avant. Mais y a pas d'âge pour un tatouage ! Peut-être en fait tout simplement que le fait de partager cette activité entre femmes me permet de m'autoriser à plus de choses. »

Pendant son cancer et son traitement, Annie était très vigilante à l'image qu'elle renvoyait quant à son physique. Ne pas porter la perruque n'a pas été une option envisageable : « Je ne serais pas sortie sans ! Aujourd'hui, les femmes assument plus et viennent aux entraînements sans leur perruque. Aujourd'hui, je me dis que je pourrais le faire. Parce que j'ai parcouru tout ce chemin ! »

C'est une sacrée école d'aller sur le bateau. Je ne vais pas rester là toute ma vie mais pour l'instant, j'ai envie de cocooner les nouvelles, de prendre soin des unes des autres, d'être bienveillante. Et quand on est bien avec soi, on est bien généralement avec les autres. On ne parle pas forcément beaucoup de la maladie ou autre mais ça arrive que l'une d'entre nous évoque des douleurs, ou parle d'un rendez-vous (Chantal intervient : « Si elle n'a personne pour l'accompagner on peut lui proposer de venir avec elle si elle le souhaite. »), des médicaments. Quand certaines ont su que j'avais fait de la reconstruction mammaire, elles sont venues me poser des questions. On échange. »

ESPACE DE LIBERTÉ ET D'ÉCHANGES

De la même manière, Lucie Cavey évoque la sororité dans les cours de yoga doux, un espace dans lequel les unes et les autres peuvent partager des vécus et expériences communs et/ou différents mais aussi des lectures ou autres. « Les femmes pour la plupart ne sont plus en lien avec leurs cycles. On ne leur apprend pas à écouter, observer, prendre le temps de se reposer quand c'est nécessaire et ça l'est. Ici, on est entre nous, c'est un chouette espace d'échanges où on peut dire librement qu'on est à la masse, comment on vit sa PMA, etc. On peut libérer la parole et apprendre des unes et des autres. Il y a des femmes qui ont des enfants, d'autres qui essayent d'en avoir, d'autres qui n'en veulent pas, des femmes qui travaillent, d'autres non, par choix ou pas... », commente Lucie qui rejoint également le discours d'Annie et Chantal concernant le vecteur boostant et stimulant du collectif sécurisant et bienveillant.

Elles expriment toutes un gain ou regain de confiance en elles, ayant eu alors la preuve de leurs capacités et de leur ancrage en tant que femme malgré l'épreuve subie. « Il n'y a pas une seule manière de vivre ses cycles ou les difficultés de manière générale. Le groupe fait ressortir la multiplicité d'une base commune. », conclut la professeure de yoga. Un propos global qui se retrouve également du côté de l'association rennaise ACZA qui lutte contre l'excision à travers des actions de sensibilisation et de partage dans les témoignages et les événements,



© CÉLIAN RAMIS

comme tel est le cas avec l'élection de Miss Afrika ou encore avec la marche contre l'excision - qui a eu lieu le 1er décembre - à l'occasion de laquelle des membres de la structure, victimes d'excision dans leur enfance, avait exprimé cette sororité. Une sororité essentielle à la libération de la parole qui s'accompagne en parallèle - pas toujours - d'une reconstruction chirurgicale du clitoris. Une sororité qui agit donc en soutien à une démarche personnelle de réparation dans certains cas et de réappropriation du corps et qui peut participer à l'acceptation, au mieux-être et au bien-être.

NE PLUS ACCEPTER D'ÊTRE DÉPOSSÉDÉES

Travailler sur la confiance en soi permet donc de lutter contre le processus de dépossession du corps dont parle Nina Faure puisque cela va permettre de au moins diminuer la peur d'être lâchées ou trahies par notre propre corps à n'importe quel instant. Et de cette réflexion, on peut tirer la ficelle jusqu'à la représentation de nos corps dans l'espace public. Le « clac clac » des talons va prévenir qu'une femme traverse la rue, la jupe va attirer l'attention sur les formes, les jambes et les fesses. Peut-être va-t-elle remonter et sa porteuse, être insultée, harcelée, agressée. Parce qu'elle est seule en pleine nuit.

Depuis petites, les filles sont éduquées à la peur de l'inconnu, la peur de l'espace public - nocturne particulièrement - et la peur du prédateur. Elles intègrent des injonctions et des assignations, imposant alors des stratégies d'évitement - ne pas rentrer seule, mettre des baskets pour rentrer, emprunter des trajets que l'on sait plus fréquentés et mieux éclairés, ne pas perdre le contrôle - que les garçons en majorité n'apprennent pas de leur côté... La femme serait fragile et l'homme un prédateur en proie à ses pulsions sexuelles. Deux idées reçues toxiques mais largement diffusées et médiatisées dans ce qu'on appelle la culture du viol. De l'image de la femme-objet que l'homme peut posséder dans la sphère publique comme dans la sphère privée découlent le harcèlement de rue, les violences sexistes et sexuelles, incluant également les violences conjugales.

RENFORCER SA CONFIANCE

« Depuis 5 ans, on a un cours spécifique pour les femmes et on a de plus en plus de femmes présentes. L'augmentation a été fulgurante. Il y avait environ une dizaine de personnes au départ maintenant on a 48 inscrites le mercredi et 45 le jeudi. Il y a parmi elles des femmes qui viennent pour des problèmes de violences »

« Le fait d'être une communauté de femmes fait qu'on est là pour écouter, échanger et surtout pour s'encourager ! »

par leur compagnon ou ex compagnon. Les violences sexuelles, faut bien le rappeler, c'est pas l'image du prédateur qui les attend dans la rue, c'est à 80% commis par des personnes de l'entourage ou des connaissances. De plus en plus de jeunes femmes viennent à cause du harcèlement de rue. », explique Frédéric Faudemer, coach en self défense et krav maga chez Défenses Tactiques, qui anime le cours Amazon training. Il souhaite à l'avenir que le cours soit dirigé par des femmes, actuellement en formation pour devenir coachs : « Moi, je suis un gars, c'est compliqué, je ne vis pas ce qu'elles, elles vivent au quotidien. Et puis dans ce cours, spécifique aux femmes, les filles se gèrent entre elles. Elles se viennent en aide. Quand il y a des cas lourds, elles m'en réfèrent, je peux faire le lien avec mes collègues de la gendarmerie qui n'est pas toujours formée à ces problématiques mais qui en prend conscience pour améliorer l'accueil et l'écoute. Pour l'instant, c'est une collègue femme qui intervient, spécialisée dans ce domaine. »

L'objectif du cours : proposer une discipline basée sur le renforcement musculaire, l'entraînement du cardiovasculaire, la gestion du stress et

l'analyse des risques. Morgane, 28 ans, secrétaire de l'association SOS Victimes 35, et Fanny, 26 ans, juriste pour la même structure souhaitant intégrer la police, suivent les séances depuis respectivement 3 ans et un an et demi (et devraient, selon Frédéric, pouvoir prendre le lead à la rentrée prochaine). Parce qu'elles ont conscience « que contre un homme, on n'est pas à arme égale ». Ici, elles apprennent « des choses simples », pour « acquérir des réflexes », et pouvoir prendre la fuite en cas de situation dangereuse ou agression. « Il faut que ça devienne des réflexes. Pour pouvoir réagir en automatique malgré l'adrénaline sur le moment. », signale Morgane, rejointe par Fanny : « On n'aime pas prendre des coups mais le corps s'habitue ainsi à l'impact, à la douleur. » Ainsi, le corps se renforce dans sa tonicité musculaire, dans sa capacité à encaisser et esquiver.

Dans l'objectif toujours de se dégager. De fuir. Fanny et Morgane insistent sur ce point : « On ne peut pas nier la différence physique entre les hommes et les femmes. On ne vient pas là pour apprendre à mettre des coups. Mais on apprend à être des femmes responsables, conscientes



© CÉLIAN RAMIS

et citoyennes. C'est important aussi d'avoir conscience des limites qu'on a au niveau corporel et psychologique. Ici on apprend à avoir conscience de nos corps, de nos corpulences et surtout de nos potentiels corporels. »

LA HARGNE DES GUERRIÈRES

Au-delà de l'apport des mécanismes, les femmes participantes peuvent aussi trouver un espace de sororité et de liberté, pour parler et pour souffler. Relâcher la pression qui pèse parfois sur leurs épaules que ce soit par rapports à des agressions subies ou le poids social d'une société aux valeurs patriarcales : « Beaucoup de personnes viennent se reconstruire ici. On voit rapidement quand ce sont des personnes qui ont vécu des situations traumatisantes. Elles arrivent, elles sont assez renfermées, elles peuvent aussi fondre en larmes parfois sur certains exercices qui se rapprochent de ce qu'elles ont vécu. Le fait d'être une communauté de femmes fait qu'on est là pour écouter, pour échanger et puis aussi pour s'encourager ! »

La reconstruction passe par la réappropriation de son corps pour ne plus le ressentir comme fragile. Sans dire que l'entraînement les rend invincibles, les femmes renforcent l'assurance de leurs corps et esprit. « L'assurance, c'est très important. Ça se voit tout de suite dans la rue. Quand une femme longe les murs, on la repère. Déjà marcher avec de l'assurance diminue le

risque d'agression. », souligne Fanny. Morgane précise : « Ici, on apprend à se défendre avec un sac à main, un magazine, une ceinture, un portable, des talons, un parapluie, des clés... Tous les objets du quotidien qu'on pourrait avoir avec nous ou autour de nous. On n'est pas démunies, c'est ça aussi qu'on apprend. Amazon training, c'est la figure de la guerrière ! Ça a tout son sens. On est des femmes guerrières. On peut être grave fières de nous toutes. » Si elles sont majoritairement âgées entre 20 et 30 ans, tous les âges et tous les profils se côtoient au sein des cours du mercredi et du jeudi soirs, dans le quartier Ste Thérèse. C'est là qu'aura lieu samedi 9 mars une journée de stage à la self défense réservée aux femmes. L'occasion de découvrir dans un cadre bienveillant que chaque femme est en capacité de s'affranchir des diktats de son sexe et genre.

Les manières de se réapproprier son corps sont aussi nombreuses que les souffrances que l'on peut endurer, particulièrement en tant que femmes. Si la reconstruction nécessite au départ une volonté personnelle, elle peut trouver du soutien et de la force dans l'énergie collective d'un groupe non mixte, ayant vécu ou vivant des difficultés similaires ou diverses. De chaque rencontre ressort la puissance symbolique, libératrice et émancipatrice des groupes de femmes bien résolues à unir corps et esprits dans un combat au féminin pluriel.





© CÉLIAN RAMIS

QUEEN BLOOD : LES FÉMINITÉS RUGISSANTES

De l'Afrique du Sud à la Normandie, en passant par l'Australie, le Cameroun, la Côte d'Ivoire, la Corse, la région parisienne et la Bretagne. Du hip hop à la dance house, en passant par le krump, le popping, le locking, la danse contemporaine et les danses africaines. Chez Paradox-sal, tout se rejoint, s'entremêle, se confronte et s'enlace. Fin mars, les huit danseuses présenteront la nouvelle création du groupe, *Queen Blood*, à La Villette, à Paris. Mais avant cela, elles ont offert au public rennais un avant goût de ce spectacle époustouflant, le 21 février, après deux semaines de résidence au Garage.

Alignées en fond de scène, elles soutiennent un regard de guerrières. Comme si elles s'apprêtaient à faire leur entrée dans l'arène. C'est la rennaise Linda Hayford qui se lance la première dans une sorte de défilé virant au combat au sein de son propre corps. Tout vacille tandis que les autres danseuses lui tournent autour, l'observant avec insistance. Elles se jaugent, s'imitent et s'entraînent jusqu'à former une masse finalement non toxique dans laquelle les individualités s'expriment librement et inversement. Chaque mouvement témoigne de leur force et de l'intensité de leurs intentions. La performance, dévoilée pour la première fois en l'état de proposition encore à travailler, est bluffante. On retient notre respiration

au son des leurs qui résonnent lorsque s'arrête la musique après un tableau électrisant sur la chanson « Four Women » de Nina Simone. La tension est palpable, l'émotion grandissante. Jusqu'à vouloir sortir de nos entrailles pour exploser avec les danseuses qui opèrent en toute transparence, n'ayant aucun lieu de repli pour disparaître de nos radars. Tout le long d'une performance intensément physique, elles se confrontent à nos regards mais aussi à leurs propres regards sur elles-mêmes. Et l'émotion naît et grandit constamment de par la violence des affrontements qu'ils soient collectifs ou individuels et de par les instants partagés d'écoute et de solidarité, de sororité. Avec toujours ce sentiment planant de liberté, cette

volonté de dépassement de soi et cet esprit d'équipe au sein de laquelle s'affirment des personnalités différentes mais combattantes.

L'ESPRIT COLLECTIF DE PARADOX-SAL

« Moi même je ne peux pas faire ça sur un plateau... Mais c'est pour ça que je voulais cette frontalité. Vous voyez, y a pas de loges, rien, vous les voyez même quand elles sortent du plateau. Tout ça, c'est assumé, pour se rendre compte de l'effort physique. Envoyer ce qu'elles envoient, moi, je peux pas le faire ! », commente après la représentation Ousmane Sy, le chorégraphe de Paradox-sal. En 2012, il fonde un crew exclusivement féminin qui rassemble des danseuses issues du hip hop, du popping, du locking, du dancehall, du krump, des danses africaines ou encore de la danse contemporaine, autour d'une base commune : la house. « J'ai souvent fait partie de groupes essentiellement masculins. Je travaillais avec des filles comme Allauné Blegbo et Anaïs Imbert-Clery, elles m'ont parlé d'autres filles qu'elles connaissaient, etc. La house, c'est très androgyne. Le talent est là, peu importe le sexe. Ce que je veux avec elles, c'est apprendre et échanger. Pas diriger. Ce qui m'intéresse, c'est de décortiquer les états de corps. C'est la gestuelle, pas le corps finalement. », analyse-t-il. Avec *Fighting Spirit*, premier spectacle de Paradox-sal, créé en 2014 – lire notre article « Fighting Spirit, l'esprit guerrier des danses urbaines à l'Opéra » publié sur yeggmag.fr le 16 février 2015 – « le challenge était de monter sur scène et d'impressionner par nos techniques et nos talents. Ousmane ne nous a pas formées, il nous a choisies pour nos forces individuelles, quelque soit la danse. », précise Odile Lacides, également assistante chorégraphe sur la création *Queen Blood*.

EXPRIMER QUI ELLES SONT

C'est l'acte II de l'exploration à laquelle le groupe contribue, autour des gestuelles et des énergies féminines. Des énergies animales et combattives qui réussissent toujours à allier collectif et individualités. Qui agissent dans et en dehors de la lumière, à l'intérieur et à l'extérieur de l'ombre. Des notions avec lesquelles joue beaucoup Ousmane Sy, dans des mises en scène et des chorégraphies où « les identités sont au service de l'entité ». Ici, c'est la notion de féminité qui est développée à travers les techniques, la performance et la scénographie. « On a beaucoup parlé avec Ousmane, beaucoup

échangé sur comment on ressentait les choses. Il demande beaucoup notre avis pour pouvoir prendre une direction. », souligne Odile Lacides, rejointe par Anaïs Imbert-Clery : « Il a des idées, on a les nôtres. Il propose un son, on peut proposer d'autres sons. Il peut nous orienter sur des choses et parfois nous laisser créer. On essaye beaucoup de choses. » Et surtout, elles s'expriment. Dans le processus de création comme sur la scène. Dans les parties dansées en groupe comme dans les solos. Si la house dance est leur langage commun, aucune ne danse comme sa voisine, aucune ne ressemble à une autre même dans les mouvements synchronisés et chaque spectacle de Paradox-sal fait jaillir la puissance de cette diversité des parcours, des profils et des propos.

FÉMINITÉ PLURIELLE

« Dans nos solos, on a carte blanche pour exprimer qui on est. », signale Allauné Blegbo qui au travers des réflexions portées par ce spectacle avoue s'être interrogée sur de nombreux points : « Je me suis posée des questions sur qu'est-ce que c'est la féminité ? Qu'est-ce qu'on attend de moi dans cette féminité ? Qu'est-ce qu'on attend de nous ? Qu'est-ce que c'est savoir être soi ? Ça m'a fait réfléchir et évoluer, pas que professionnellement, mais personnellement aussi. Aller au-delà de la caricature. » Le corps des danseuses au fil de la création passe par tous les états, emprunte les codes normés, genrés et sexués mais aussi et surtout les chemins de traverse puisque huit danseuses sur scène impliquent par conséquent huit féminités différentes qui se rencontrent, se confrontent, s'allient jusqu'à la libération, en marge de la scène, montrant que tous les espaces peuvent être pris par les femmes. « Il y a un tableau qu'on fait toutes ensemble, qui s'appelle « Dolce & Gabbana », où on est dans la caricature avec des gestes de diva. C'est aussi une vision de la féminité. Quand on fait notre solo, par contre, là, on exprime notre féminité à nous et on dit qu'il n'y a pas besoin d'être féminine dans le sens où tout le monde l'entend pour être féminine. », détaille Odile Lacides. Qu'elles jouent l'exagération, qu'elles incarnent une féminité assumée, singulière, qu'elles dévoilent une partie masculine plus ou moins prégnante et dominante, elles ne posent aucune limite à une féminité plurielle et évolutive, non figée dans le temps et l'espace. Une féminité All 4 House qu'elles visitent avec hargne et sensibilité, qui nous reste viscéralement à l'esprit. Puissant et bouleversant.

| MARINE COMBE

bref

FILLES COMME TOI

Le 8 mars, à la Maison de quartier de Villejean, la compagnie La petite épine épingle les inégalités entre les hommes et les femmes dans le spectacle *Les filles comme toi*. Une pièce résolument féministe, écrite et mise en scène par Sophie Galle et jouée par Flore Augereau et Céline Malestroit, qui aborde la colère légitime, mal perçue par la société, des femmes qui dénoncent le système patriarcal. À 18h.

bref



chiffre du mois

3

semaines de résidence, dès le 5 mars, pour Marine Le Roux, jeune diplômée de l'École supérieure d'art de Bretagne, dans le sémaphore d'Ouessant.

chiffre du mois

yegg aime la musique

LILI CROSS ET THIERRY CHAZELLE

Le 18-03-19 / Au Ponant à Pacé

bref

LE BAL WAACK !

Envie de waacker à l'Étage du Liberté ? Faites vous plaisir le 10 mars avec la compagnie Madoki ! Sur des musiques disco et funk, Princess Madoki, un DJ et un maître de cérémonie vous guident et vous invitent sur la piste pour découvrir la Social Dance, le Posing et le Punking. Aucune condition d'âge ou de technique, juste l'envie de partager. Un atelier « préparatoire » est proposé au Triangle le 8 mars.

bref

**HÉROÏNES SILENCIEUSES**

La pièce *Héroïnes* mêle témoignages d'agricultrices et récit familial fictionnel dans un théâtre documentaire émouvant et impactant. Les premières représentations en milieu urbain ont eu lieu les 27 et 28 février, au théâtre de La Paillette, à Rennes.



© CÉLIAN RAMIS

Elles sont des héroïnes qui s'ignorent. Longtemps invisibilisées, ces filles ou femmes d'agriculteurs ont pourtant toujours participé au quotidien des fermes. Le terme féminisé n'entre dans le *Petit Larousse* qu'en 1961 alors qu'en 1914 la France les a appelées à la terre pour soutenir l'effort de guerre. « *La France t'appelle et puis t'oublie* », murmure Cécile, poursuivant sa chronologie : en 1999, elles deviennent conjointes collaboratrices et en 2006, elles peuvent enfin s'émanciper de leurs maris pour devenir des agricultrices à part entière. Cécile, elle veut comprendre l'histoire de ces femmes. Elle veut « *faire entrer les voix de toutes celles qui peuplent l'arbre de ma généalogie* ». De la paysanne à la cheffe d'exploitation, les femmes de sa lignée ont toujours été agricultrices. Avec *Héroïnes*, la compagnie On t'a vu sur la pointe leur rend hommage et interroge leur place dans le milieu agricole au fil d'un siècle de labeur qui a non seulement vu les engins se moderniser mais aussi les campagnes se vider. Anne-Cécile Richard, auteure, metteuse en scène et comédienne, a effectué une résidence au long cours, accompagnée d'Antoine Malfettes, auteur,

metteur en scène et comédien, à la maison de retraite de Guémené-Penfao : « *En écoutant leurs histoires, leurs conditions de vie, on a eu envie d'en parler. On a interviewé des agricultrices à la retraite et en activité. C'est intéressant de rencontrer des femmes qui font ce choix de vie. Et c'est très intéressant aussi d'avoir le témoignage des anciennes car les femmes des années 50 parlent difficilement. Elles n'ont pas l'habitude de parler d'elles, de leur vie.* » Dans ce seule-en-scène, le public suit la conférence de Cécile qui ne cesse de poser des questions sur ces héroïnes isolées qui jamais ne se plaignent et qui pourtant souffrent en silence. Si elle nous donne à entendre concrètement les voix des concernées, elle délivre aussi ici l'histoire intime des femmes de sa famille, liées par leur métier mais aussi par une nappe blanche qui se transmet de génération en génération, jusqu'à ce qu'elle en devienne la propriétaire, après le suicide de sa sœur. Un spectacle intense et sensible dans lequel la fiction vient donner un coup de fouet à une actualité dramatique à laquelle chacun-e assiste dans le silence : « *Ce sujet concerne tout le monde.* »

I MARINE COMBE

L'ÉQUIPE DE YEGG

LUTTE AU QUOTIDIEN POUR
LES DROITS DES FEMMES ET
L'ÉGALITÉ DES SEXES

CELLE QUE VOUS CROYEZ
 SAFY NEBBOU
 MARS 2019

Claire est enseignante à la faculté. À 50 ans passés, elle vit une amourette avec un jeune homme d'une vingtaine d'années son cadet. En mal d'affection elle se met en tête de filer son amant sur internet. Elle devient alors Clara, une magnifique jeune femme de 24 ans. Protégée par cette fausse identité Claire entre en contact avec l'ami proche de Ludo, Alex. Très vite, celui-ci s'avèrera être attiré par la mystérieuse et très séduisante Clara. Prise au jeu, la quinquagenaire augmentera la fréquence de ses échanges avec le jeune homme jusqu'à en tomber folle amoureuse. Mais voilà, si le virtuel protégeait notre héroïne de la réalité, à savoir faire face et se confronter avec sa véritable apparence auprès d'Alex, la perspective de passer à côté de LA rencontre avec son amoureux lui est insoutenable. Après avoir enchaîné quantité de mensonges et subterfuges, Claire perd pied et s'enfonce peu à peu vers une forme de passion aussi dévorante qu'incontrôlable. Adapté du roman de Camille Laurens, Safy Nebbou réitère, après *L'Empreinte de l'Ange* et *L'autre Dumas*, sur la thématique de l'ambiguïté identitaire. Sur le fil continu de la confiance à sa psychiatre, le personnage de Claire semble autant admirer son espièglerie que souffrir du vice qu'elle engendre. Si le personnage semble être une représentation poussée de la toxicité des réseaux sociaux, l'auteur semble plus attaché à sonder la complexe personnalité de cette femme qu'à dresser une critique de nos mœurs. Le réalisateur aborde à travers une femme isolée et meurtrie la peur viscérale de vieillir et son obsession d'être désirée. Juliette Binoche exploite à merveille la faille romanesque et offre à ce thriller un suspens haletant.

| CÉLIAN RAMIS


SEPT JOURS EN FACE
 ANNE LECOURT
 FÉVRIER 2019

Après *Elles qui disent* et *Les discrètes - paroles de Bretonnes*, on retrouve cette année Anne Lecourt dans un autre exercice, celui du roman, dans lequel elle s'attache toujours à donner voix à celles qui ne l'ont plus ou l'ont perdue. Au fil des sept jours à séjourner chez Madame Luce, quelque part sur la côte ouest du Cotentin, la narratrice dévoile un passé qu'elle avait préféré enterrer des dizaines d'années plus tôt. Mais alors qu'elle s'apprête à donner naissance à son premier enfant, le besoin de lever le voile sur une lourde souffrance se fait ressentir et assouvir. Ce n'est pas étonnant de trouver Anne Lecourt dans la collection main de femme, des éditions Parole. L'auteure brétilienne parle de l'intimité de ses protagonistes avec pudeur et bienveillance, dans des témoignages sensibles qui transparaissent dans la douceur des paysages et des ambiances tandis que le propos qui se dévoile nous tient sous haute tension. L'ouvrage est un voyage quasi métaphysique et poétique, au cœur de la recherche et de la construction de l'identité. Un roman pour se regarder en face.

| MARINE COMBE

ECHOES
 LADYLIKE LILY
 MARS 2019

On se réjouit de la sortie de ce premier spectacle musical et visuel créé par Ladylike Lily pour les enfants. Parce que son univers, au même titre qu'Agnès Obel ou Furie, a tout pour s'adapter au jeune public. Avec *Echoes*, elle touche notre âme de grands enfants et nous embarque dans un conte onirique expérimental vibrant. Parce que les sonorités électros et percussions captent notre attention pour l'emmener dans un voyage dépayssant qu'Orianne Massili apaise avec sa voix et ses embaardées lyriques qu'on adore. Elle, qui était il y a longtemps - c'est elle qui le dit - enfant, propose aux petit-e-s une aventure au départ dans un monde en bichromie où règnent le bleu et le rouge. On suit la quête d'une petite fille bien décidée à retrouver les couleurs disparues. C'est un enchantement d'enchaîner les 15 chansons dans lesquelles l'artiste pluridisciplinaire évoque avec poésie une problématique environnementale très actuelle et nous invite à développer nos imaginaires, au-delà de la catastrophe annoncée. Vivant !

| MARINE COMBE


POUPÉE RUSSE
 NATASHA LYONNE, AMY POEHLER & LESLYE HEADLAND
 FÉVRIER 2019

Le jour de ses 36 ans, Nadia, une conceptrice de jeux vidéo, est percutée par un taxi et perd la vie. Elle se réveille aussitôt dans la salle de bain de sa meilleure amie durant la soirée organisée en son honneur le même soir. Encore et encore, Nadia trouve la mort et revit sans cesse les mêmes moments. Totalement désorientée par ce qui lui arrive, elle s'attèlera à comprendre les raisons de ce périple interminable et tentera de résoudre ce qu'elle interprète comme une énigme. Insolente et taciturne la jeune Nadia rejette les insignifiantes contrariétés de son petit monde hypster-New Yorkais. D'abord, nonchalante face à la situation, le personnage féminin se révoltera contre cette condition qui l'oblige à revivre éternellement le constat d'une vie ratée. Ressuscitée pour la vie, le personnage s'affranchit de toute conventions pour ne laisser place qu'à une conscience libérée de tout traumatisme et douleur. Natasha Lyonne, signe en co-création une série drôle, sombre et existentielle. Les auteures, toutes trois femmes, évoquent un personnage embourbé dans son histoire tortueuse et alambiquée afin de le pousser à réaliser une véritable introspection. Une boucle temporelle dont elle se constitue à la fois l'otage et l'initiatrice. Si la quête de Nadia est de déjouer cette répétition macabre, elle apprendra à découvrir des parties de sa personne enfouies au plus profond d'elle-même. Un format court qui propose une multitude de thématiques sur fond de satire identitaire. Une comédie noire surprenante dominée par l'incroyable interprétation de Natasha Lyonne.


**TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE
 RENNAISE SUR YEGGMAG.FR**
**CERISE SUR
 LE GATEAU**

- Verdict
- p.31
- YEGG & the city
- p.32





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 59 : Quand j'ai pagayé avec les dragon ladies Roz'Eske

Parées d'un gilet de sauvetage et d'une pagaie, il est temps – après un petit échauffement de plusieurs minutes pour se mettre en jambe – d'embarquer dans le dragon boat des Roz'Eske. Ce premier samedi matin de mars, les rayons du soleil s'apprêtent à faire briller les ailes rosées des combattantes, ces femmes qui après avoir lutté contre le cancer du sein ont rejoint l'association CAP Ouest et son équipage rennais de dragon ladies. Quittant la base nautique Les poissons volants située à Cesson-Sévigné, la dizaine de rameuses, coachées ce jour-là par Papia Prigent, démarrent l'entraînement à un rythme plutôt tranquille... pour les habituées. L'objectif : être ensemble, bien synchronisées au son des « Hop » de Papia lorsqu'elle barre et du tambour lorsqu'elle passe à l'avant du bateau. La cadence s'accélère, le rythme

s'intensifie, il faut aller chercher loin devant le point de pénétration de la pagaie dans l'eau et ne pas étirer le mouvement trop en arrière. Rapidement, la fraîcheur matinale s'estompe et les Roz'Eske tombent les manteaux. Il fait chaud, il fait beau, les berges s'animent au rythme des promeneurs-euses et des joggeurs-euses qui saluent, encouragent, soutiennent et applaudissent les dragon ladies. À bord, on chante, on discute, on donne des conseils à la nouvelle Roz', on profite du soleil et du paysage mais surtout on rame. Ensemble. C'est physique. Et prenant au début, car les secondes d'inattention pour observer l'environnement nous font perdre le fil. Et quand ça tire de trop, les unes et les autres sont libres de faire une pause et ça repart. Toujours dans la bonne humeur. Toujours vers l'avant.

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATIER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN ANOUCK MONTREUIL
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ MARIE HELLO
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR